

Le cœur  
du Pélican

Cécile



Courjon





# Le cœur du Pélican

## DE LA MÊME AUTEURE

### ROMANS

*Le Voleur de vie*, Revoir, 2007.

*Méfiez-vous des enfants sages*, Viviane Hamy, 2010.

*Le roi n'a pas sommeil*, Viviane Hamy, 2012.

*Le Rire du grand blessé*, Viviane Hamy, 2013.

*Trois saisons d'orage*, prix des Libraires,  
Viviane Hamy, 2017.

*Une bête au Paradis*, prix littéraire *Le Monde*,  
L'Iconoclaste, 2019.

*Seule en sa demeure*, L'Iconoclaste, 2021.

### ESSAIS

*Les grandes villes n'existent pas*, Seuil, coll. « Raconter  
la vie », 2015.

*Petit éloge du running*, Éditions Les Pérégrines,  
2021 (nouvelle édition).

*Le Pied à terre. Entretiens avec Fabrice Lardreau*,  
Arthaud, 2022.

### NOUVELLES

*Sauvages*, Revoir, 2008.

### POÉSIE

*Les Ronces*, prix Guillaume-Apollinaire,  
Le Castor astral, 2018.

*Noir volcan*, Le Castor astral, 2020.

*Les Romantiques* (illustrations de Benjamin Chaud),  
Robert Laffont, 2021.

*En l'absence du capitaine*, Le Castor astral, 2022.

### JEUNESSE

*Les Rouflaquettes électriques* (illustrations de Vedrana  
Donic), Zinc, 2011.

CÉCILE COULON

Le cœur du Pélican

---

ROMAN

ÉDITIONS VIVIANE HAMY

© Éditions Viviane Hamy, 2015

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Car j'ai besoin de toi comme l'enfant prodige  
Ballotté dans les draps brûlants de la pensée  
Se réveille en criant c'en est trop du vertige.*

R.G. CADOU, *La Conscience*





# PREMIÈRE PARTIE



## JOANNA

Une chose est sûre, il ne suffit pas de savoir que quelqu'un ne reviendra pas pour cesser de l'attendre. Le reste n'a pas d'importance. Tout ce qui avait de l'importance n'a plus d'importance. C'est l'histoire d'un père, d'un mari, d'un frère. Ce père abandonne ses enfants, ce mari perd sa femme, sa sœur, son foyer, cet ami éloigne un par un ses amis. Il fait tout pour qu'on ne puisse pas le retenir. On ne peut pas convaincre quelqu'un qu'on ne voit plus. On ne peut pas convaincre quelqu'un qui ne vous écoute plus, qui ne vous a sans doute jamais écoutée.

Les tragédies familiales semblent toujours insignifiantes quand elles se jouent sur une autre scène que la vôtre. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut vous faire, ce chagrin ? Avec vos enfants, vos parents, vos cousins, vos oncles et vos tantes, persuadés que ça n'arrivera pas, puisque votre petit clan, votre minuscule tribu, avec ses membres du même sang, du même nom, se porte à merveille. Pourquoi ça vous arriverait ? Pourquoi ça m'est arrivé ? Ma bande était aussi parfaite, aussi

tenace que la vôtre, sauf que personne n'a eu la gentillesse de me prévenir. Personne n'est venu me dire : fais attention, vingt ans à construire une famille, dix secondes pour qu'elle explose.

Lorsque Anthime a quitté nos vies, j'ai haï les moments que nous avons partagés. Tous, sans exception. Oubliés les mots doux, les promenades, les premiers jours dans la maison au bout du lotissement. Effacés son sourire, ses joies, les miennes, les premiers pas des enfants dans le jardin. Je déteste les promesses vides de sens calibrées pour calmer mon angoisse ; votre imagination est trop limitée pour que vous puissiez comprendre ce que nous avons subi à partir du moment où des millions de gens l'ont vu souffrir en direct à la télévision.

Mon mari est parti trop vite, je n'ai pas trouvé le temps ni le courage de le retenir. Le pire ? J'aime encore Anthime. Vous pensez sûrement *cette pauvre fille, roulée dans la farine, elle n'a rien vu venir*. C'est vrai. Je l'aime, parce que je ne sais pas ce qu'il est devenu. Personne ne sait s'il est mort, s'il est riche, s'il est heureux. Son absence remplit nos existences de murmures incontrôlés, de gestes interdits, d'images atrocement glorieuses. Quinze ans après son départ, ses admirateurs veulent encore me prendre en photo. Chaque semaine ou presque, des secrétaires idiotes aux voix faussement bienveillantes m'invitent à répondre aux questions déplacées des journalistes.

Quelqu'un doit mettre fin à cette mascarade, une bonne fois pour toutes. Je vous aurai

prévenus. Les gentils maris, les gentilles femmes ont des fauves dans le cœur. Des bêtes dans les entrailles. Anthime ne mérite pas qu'on donne son nom à des stades, à des rues, à des nouveau-nés. Plus j'expose sa véritable nature au grand public, plus sa notoriété s'étoffe. Mes enfants, nos enfants, ont grandi, ils ne ressemblent pas à leur père. Tant mieux pour eux. Tant mieux pour moi.

Anthime est l'homme de ma vie : je n'étais pas la femme de la sienne, si tant est qu'il y eût de la place dans son existence pour quelqu'un d'autre que lui-même. Anthime n'est pas un type bien, Anthime n'est pas un type gentil. Son âme et son corps sont ceux d'un chien, d'un animal lancé à toute vitesse à travers les champs de son passé pour rattraper le temps perdu, s'accrocher aux branches mortes de la gloire. C'est dangereux le succès, ça vous mange la famille, la mémoire. Anthime. Ce nom me donne envie de vomir, de pleurer. Les gosses l'adorent, les femmes s'imaginent offertes, les seins dressés au creux d'un lit chaud, elles s'endorment avec son corps serré contre leurs fesses. Les hommes admirent sa force de caractère, méprisent les mauvaises langues qui l'accusent d'avoir abandonné sa famille. Un jour, le maire de sa ville natale inaugurerà une statue à son effigie. Son visage dans la pierre. Et les oiseaux viendront lâcher leurs fientes sur son épaule.

C'est de votre faute : vous avez fait d'un père sans secret un martyr, d'une esquisse sans couleur une œuvre d'art. La carrière ratée d'Anthime éveille des centaines de vocations chez de jeunes

sportifs, qui, à leur tour, sacrifieront l'amour d'une femme à l'amour des femmes, le calme d'un foyer à la brûlure fulgurante du succès. Anthime n'avait rien d'incroyable à transmettre, son unique talent résidait dans l'image qu'il avait su donner de lui-même. Aujourd'hui, c'est un roi fantôme, une idole aux contours flous qui hante les rêves des garçons maigrelets et les larmes des adolescentes. J'ai passé vingt ans de mon existence à essayer de rendre la sienne meilleure. L'amour ne suffit pas. L'amour est trop maigre, trop faible. L'amour est malade.

Sa sœur et moi avons tenté de reconstituer le puzzle de sa folie, pour comprendre, pour nous permettre, enfin, d'oublier. Oublier nous ferait le plus grand bien. Mais les chiens n'ont pas d'histoire, les chiens ont des secrets – fussent-ils désespérément futiles aux yeux de leurs maîtres – qu'ils enterrent au fond du jardin. Anthime a creusé profond, enfoui sa force, ses mensonges, ses doutes là où ni sa femme, ni ses enfants ne pouvaient descendre. L'homme que j'aimais a détruit pierre par pierre l'édifice solide de notre quotidien. Son public adore un fou, son public adore un criminel.

Je sais qu'il ne reviendra pas, je sais qu'il est trop loin, que son aura est trop vaste pour des gens comme nous, qui n'avons su ressentir ni même apaiser la puissance de ses douleurs.

Certains le haïssent, d'autres le vénèrent, quelques athlètes se persuadent qu'il s'agit d'un canular médiatique. Les professeurs, sceptiques, assèment à leurs élèves qu'en vérité Anthime

n'existe pas. Où qu'il soit, vivant ou mort, personne ne l'a oublié. Le meilleur pour un homme capable de sacrifier jusqu'à sa propre famille afin d'habiter la mémoire de milliers d'anonymes. N'espérez rien ; vous aurez beau fouiller à mains nues les égouts de l'Univers, vous ne le retrouverez pas. Ce cinglé l'avait prévu, dès l'instant où son pied a touché le revêtement d'une piste d'athlétisme.

Je n'attends plus son retour. Je veux seulement connaître la vérité, en admettant qu'il n'en existe qu'une seule, et que je sois capable de l'entendre.





# 1

La terrasse, construite en bois clair, mesurait deux fois la taille du séjour. Au centre, trois piliers de pierres grises soutenaient une rotonde en tiges de bambou, légèrement inclinée sur la gauche, d'une teinte plus foncée que les matériaux choisis par Joanna lors d'une énième réunion de chantier. Les ouvriers avaient soupiré, regardé leur montre, et plus ils s'impatientaient, plus elle sentait grandir son pouvoir. Ils avaient besoin d'argent, elle dépensait le sien, alors ils attendraient aussi longtemps que nécessaire pour que sa terrasse ressemble à ce qu'on voyait dans les magazines.

L'installation avait nécessité les services d'un artisan réputé, assez fiable pour permettre à Joanna d'abandonner aux mains expertes de l'ouvrier le bijou extérieur dont elle rêvait depuis qu'ils avaient emménagé, elle et son mari, dans leur nouvelle demeure. *Demeure*, un grand mot pour une petite maison. Mais c'est comme ça qu'elle parlait quand on lui demandait si les travaux avançaient. Le jardin devint un lieu de réception

privilegié, un endroit au style faussement raffiné que les visiteurs aimaient contempler, dont l'élégance et le caractère apaisant la rassuraient, amusaient les deux enfants qui avaient grandi dans cet espace, joué dans ce jardin, dormi dans ces chambres et déjeuné sur cette terrasse. Ils pensaient que le paradis s'arrêtait au rond-point de sortie du lotissement que leurs parents habitaient depuis plus de vingt ans. Ils aimaient le goudron, le gravier rose, les pétunias et l'alignement de toits identiques que l'on voyait depuis la lucarne du grenier.

Au fil du temps, les poutres furent enduites de cire protectrice, les meubles changés pour de plus luxueux, des guirlandes discrètes accrochées aux plots de béton dévorés par les plants de basilic. L'été, des hamacs fixés à des vis métalliques plantées dans les piliers donnaient à leur cocon un air d'oasis tranquille qui ne déplaisait pas aux amis de leurs bambins, pressés de venir tester les oreillers moelleux dont les méridiennes étaient recouvertes, entre la baie vitrée et les arbres du jardin.

En automne, les meubles étaient rentrés, recouverts d'une bâche bleu pétrole au fond d'un garage où s'entassaient une multitude d'objets, tout aussi dangereux qu'inutiles mais à *haute teneur sentimentale*, comme l'expliquait fiévreusement Joanna à chaque fois que son mari tentait de vider son improbable trésor. Des vases, des assiettes, des cahiers cornés. Des marmites hideuses où les cafards crevaient. Des jeux auxquels ils manquaient des pions, des cartes, des dés. Un butin de pacotille. L'arrière-salle du désespoir.

Pendant six mois, la terrasse, fouettée par un vent sec, blessée par les claques des froids soudains, n'accueillait qu'une colonie de tégénaires venues tisser leur prochain séjour. Dès les premières lueurs du printemps, Joanna, sa fille et sa belle-sœur passaient un week-end entier à nettoyer les traces de moisissure au pied des murs ; elles ciraient les planches, déblayaient les interstices, enduisaient les fauteuils d'une couche de graisse, lavaient les housses à la main pour ne pas abîmer les fibres naturelles des tissus, ponçaient la pierre noircie par la pluie, le gel, les cigarettes écrasées, et plantaient une colonne de géraniums entre la grille du voisin et l'allée de gravier où Joanna garait sa voiture. L'entretien de la terrasse rythmait la vie familiale. Horloge de bois, de pierre et de béton increvable, dont le tic-tac incessant, s'il excitait Joanna, avait fini par ennuyer Anthime, qui préférait emmener ses deux enfants s'amuser en forêt plutôt qu'attendre, le derrière posé sur une chaise en plastique, l'arrivée d'invités qui rappliquaient pour *profiter du jardin*. Des gens que sa femme appréciait, qu'il voyait sans se plaindre. Les invités de sa femme, sur la terrasse de sa femme.

Contrairement à Joanna, il n'avait pas besoin que son foyer soit mentionné dans les pages des magazines spécialisés pour se sentir bien chez lui. Son intérieur devait être à la hauteur de ses attentes, et non l'inverse. Habitée aux fêtes familiales, rompue aux nombreuses visites des divers amis de ses parents, sa femme avait toujours prouvé sa valeur par son goût des couleurs,

des matières, son souci du détail. Elle aimait l'équilibre, la parfaite concordance des teintes, et enfouissait sa vie sous des principes esthétiques auxquels elle ne dérogeait pas.

À l'époque où Anthime, encore lycéen, venait chez les parents de Joanna apporter ses devoirs à leur fille malade, il entrait dans sa chambre tel un moine pénétrant un sanctuaire sacré, indifférent à la divinité célébrée, bouleversé par la beauté travaillée du lieu. Chaque objet trouvait sa place, sans encombrer ni dévaloriser le reste du mobilier. Chaque tableau, chaque livre semblait correspondre à un plan géographique établi par un architecte génial. Caverne d'Ali Baba, sans l'or et les bijoux, sans démesure ni passion. Déjà, Anthime craignait cet acharnement autant qu'il l'admirait, à la manière d'un enfant dévorant des yeux les figures acrobatiques d'un athlète qu'il se sait incapable de reproduire. Le caractère de Joanna épousait le soin qu'elle mettait à transformer un couloir inhospitalier en galerie d'art dénuée de vulgaire ostentation. Elle faisait partie de ces gens qui avaient très tôt centré leurs talents sur des objets, des lieux, des surfaces initialement dépourvus d'originalité. Elle chargeait chaque mètre carré d'histoire. Ces trouvailles magnifiaient à la fois l'espace et l'existence de ceux et celles qui l'occupaient. Un moyen comme un autre de rendre leur vie meilleure ; elle préférait les murs, les étoffes, les cadres, elle donnait du souffle à des choses qui n'en possédaient pas. Les êtres humains, prisonniers de leurs mystères intérieurs, étaient déjà trop pleins de mensonges, d'idées, de fantasmes

pour qu'elle pût raboter, réduire, poncer les parois de leur caractère, arrondir les angles de leur chair, effacer les traces des erreurs commises comme on prépare un appartement vide à la venue de ses nouveaux locataires.

La famille d'Anthime avait toujours fasciné Joanna.

Leurs maisons se faisaient face, séparées par un terre-plein quadrillé d'avertissements adressés aux voitures qui déboulaient de la rue prolongeant l'enchevêtrement d'habitations à toit plat, agencées selon l'esprit cartésien d'un promoteur immobilier soucieux d'amener de jeunes familles à la campagne. La fenêtre de la chambre de Joanna donnait sur la salle de bains des voisins. Elle avait rougi, soupiré, retenu son souffle devant le corps d'Anthime offert à sa vue. Ses premiers émois. Elle n'entendait pas le son de sa voix, elle l'imaginait douce et réfléchi, la voix d'un garçon qui pèse ses mots, d'un garçon qui n'accroche pas d'affiches aux murs de sa chambre, ni d'écussons aux poches de ses jeans. Joanna examinait Anthime bien avant qu'il remarque sa présence ; le soir, une fois la lumière de la salle de bains éteinte, elle lui avait imaginé une vie, une vie qu'ils partageaient ensemble, une vie qui, dans la douce naïveté de ses onze ans, était remplie de promenades, de présentations, de baisers timides mais nombreux. Elle avait mis le pied dans son quotidien dès que les parents s'étaient installés dans le quartier, quittant leur appartement en ville, à cent cinquante kilomètres de

là, pour venir habiter une grande maison, avec un grand jardin, dans un village aux contours agricoles dévorés par les nouvelles habitations, des maisons modernes, aux murs blancs, à la pelouse verte, aux enfants sages.

L'exode urbain repeuplait les villages semi-désertés en bordure des zones industrielles. Les commerçants se réjouissaient de l'arrivée des citadins fraîchement déçus par les appartements étriqués proposés en centre-ville, le coût du logement et la difficulté à trouver des crèches où placer les petits.

Les parents de Joanna étaient nés ici, leurs familles faisaient partie des seigneurs du village, insupportables fins de race accrochées à leurs terres telles des montagnes humaines qu'aucune érosion ne peut altérer. Ils connaissaient chaque rue, chaque maison, saluaient les vendeurs de journaux, les instituteurs, les nourrices qui promenaient les marmots. Deux mille cinq cents âmes : leurs ancêtres leur avaient transmis ce modeste royaume, héritage entretenu par toute leur lignée, dont la discrétion, la politesse, et l'intérêt pour la commune émerveillaient les autochtones. Joanna souriait à tout le monde, tout le monde souriait à Joanna. Ce qui ne l'empêchait pas de passer la majeure partie de son temps enfermée dans sa chambre, le nez sur des feuilles de Canson, indifférente aux exclamations alcoolisées échappées de la cuisine, où son père accueillait régulièrement les joueurs de l'équipe de football.

Quelques jours après l'arrivée d'Anthime et de sa famille, les habitants du quartier avaient organisé un barbecue au milieu du terrain vague à côté de la salle des fêtes, trois cents mètres en contrebas, juste après la sortie piétonne. Une soixantaine de personnes, lèvres et ventres rebondis, s'affairaient autour des grilles carbonisées. Les parents d'Anthime avaient dépensé une petite fortune en bouteilles de vin, cadeaux récompensés par de sonores embrassades. Des hommes gras accompagnés de femmes grasses. Des hommes qui avaient du mal à tirer leur crampe, des femmes qui ne voulaient plus qu'on les touche. Des hommes rouges accompagnés de femmes pâles. Des gens aux chemises et gilets trempés de sueur, aux sous-vêtements usés, aux fantasmes lointains. Leurs rêves consistaient à se retrouver devant les grillades achetées par lots de trente au supermarché. *Ils rêvent de vivre dans une porcherie*, pensait le père du jeune garçon, serrant des mains moites, embrassant des joues qui puaien le tabac, l'alcool fort et la nourriture froide.

Anthime avait dix ans. Sa sœur l'accompagnait.

Ils suivaient du regard les jeux au bout du terrain, où deux équipes de sept gamins s'échangeaient un ballon en mousse jaune à losanges noirs, essayant de toucher au torse les membres de l'équipe adverse. Helena appelait ce jeu la *balle aux prisonniers*. Elle le pratiquait à l'école, le vendredi après-midi. *C'est aussi simple qu'une ligne droite*, murmura-t-elle à son frère, *et tout aussi ennuyeux*.

Les garçons avaient des jambes maigres et des bras plats. Des baskets tachées par la boue, l'herbe, la graisse des viandes qu'ils avaient avalées avant de commencer la partie. Ils hurlaient des insultes à leurs coéquipiers, cognaient quand ils perdaient le point. Ils crachaient des insanités qui fusaient d'entre leurs dents jaunes. Les garçons portaient des t-shirts trop longs, des jeans usés aux genoux, des chaussettes de couleurs différentes ; leurs visages semblaient sortis d'un film de science-fiction. Gâteaux mal démoulés. Le père d'Anthime aurait dit *finis à la pisse*, mais son fils ne reprenait pas les expressions qu'il lui avait interdit d'employer en public. Des gosses aussi propres que les nappes jonchées de verres vides. Des enfants idiots, élevés dans la violence des villages qu'ils connaissaient trop bien pour imaginer leur vie ailleurs, et trop peu pour comprendre que le piège s'était déjà refermé sur eux ; leurs crânes rasés, leurs vêtements déchirés et leurs regards mauvais n'y changeraient rien. Ils avaient été engloutis par l'enfance.

Anthime voulut les rejoindre, mais aucun d'eux ne fit un geste dans sa direction. Déçu, il suivit la partie sans un mot. Les joueurs étaient plus âgés que lui. De l'autre côté, assis autour d'une table dressée près de celles des adultes, des enfants trop jeunes, trop bruyants, baragouinaient des combats imaginaires. Ils avaient encore du temps devant eux pour s'amuser sans que les hormones, leurs parents, leurs professeurs les emmerdent avec des barèmes, des notes et des crèmes pour peaux acnéiques. Pour l'instant, rien n'importait plus que l'histoire inventée d'un



dragon, d'une princesse et de quelques centaures venus à la rescousse d'un prince en galère. De son côté, Helena lançait des regards inquisiteurs au groupe de dindes mal fagotées appuyées contre le buffet recouvert d'une nappe en papier rouge, salie par les taches de crème pâtissière, de chocolat fondu et de caramel chaud.

Joanna les regardait regarder la partie de balle aux prisonniers. Le garçon qu'elle épiait par la fenêtre était là, son corps, cette fois-ci habillé, ne portait pas encore les balafres de l'adolescence. Sa peau laiteuse, ses yeux clairs, ses cheveux bien peignés tranchaient avec la couleur du sol, les bruits des hommes soûls. Il sortait d'un songe, d'un songe dont il avait du mal à s'extirper ; sa grande sœur, madone menaçante, ne plaisantait pas. Personne ne s'approchait d'eux, ils n'approchaient personne.

Frère et sœur s'aimaient comme deux personnes qui ne sont pas du même sang. Ils étaient amis. Compagnons. Il n'y avait pas d'affaires entre eux, pas de claques, pas d'insultes. Pas de gêne. Ils s'ignoraient quand ils en avaient assez de se côtoyer, ils s'enlaçaient quand ils en avaient assez de s'ignorer. Ils s'aimaient, aussi naïvement que deux gosses qui se seraient rencontrés à l'école maternelle.

Ils se comprenaient. Helena avait toujours écouté, consolé, amusé Anthime. Leur mère, une femme à l'esprit aussi fin que ses traits, travaillait à plusieurs centaines de kilomètres du domicile conjugal. Ils la voyaient le week-end. Leur père, un homme aux épaules frêles, s'occupait

du foyer, en dehors de ses heures de travail administratif pour le compte d'une compagnie agricole. Très tôt, les enfants n'avaient eu d'autre choix que d'occuper, à grand renfort d'aventures chevaleresques, l'espace, le temps, l'imagination de l'un, les rêves, les peurs, les colères de l'autre. Le tandem avait construit ses propres barricades, hérissé d'invisibles palissades autour de son existence, se protégeant d'un monde que leurs parents n'avaient su appréhender. Souvent, Helena refusait de passer du temps en compagnie de ses camarades de classe, prétextait un malaise de son petit frère pour se réfugier dans la chambre commune. Les deux enfants, avides de connaissances, feuilletaient des prospectus où des plages paradisiaques les narguaient, écoutaient des cassettes enregistrées, échangeaient des figurines polymorphes qu'ils installaient sur un tapis coloré, encadré par une armoire récupérée d'une vente dominicale et d'un sommier à même le sol, où les moutons de poussière formaient un troupeau qu'Anthime repoussait d'une main énervée. Au début, le déménagement avait été l'occasion de donner libre cours à leurs envies de voyage. Ils inventaient d'improbables destinations, s'agrippaient aux bras du père fatigué par les allées et venues des déménageurs, chahutaient gentiment dans la cage d'escalier, s'accrochant à la rampe, persuadés que leurs parents quittaient la ville pour une cabane en hauteur dans la jungle amazonienne.

Enfants sages, ils ne montrèrent aucun signe de déception quand un agent immobilier qui empestait l'eau de Cologne industrielle leur

fit visiter les chambres. La mère avait insisté pour que sa fille, dont les formes féminines commençaient à pointer sous les vêtements trop larges, ait un endroit à elle, hors de l'influence mélancolique de son frère. Un endroit où elle pourrait rêver des garçons sans les toucher vraiment, cacher des secrets qui n'en étaient pas, et pleurer à chaudes larmes quand sa première fois la ferait passer du camp des jeunes filles à celui des jeunes femmes. La mère voulait que sa fille grandisse, qu'elle sorte, qu'elle rencontre des garçons, au lieu de s'occuper du petit. Il lui semblait qu'Helena était mère avant même d'avoir quitté ses vêtements devant le corps d'un homme.

Combat perdu d'avance : à peine avait-elle arraché l'adhésif des cartons qu'Anthime déballait sa collection de cartes à jouer et la rangeait dans la commode aux poignées dorées qu'ils avaient jadis chevauchée, chapeau de cow-boy sur la tête, lasso dans la main droite. Soulagée qu'il ne réponde pas aux attentes de leur génitrice inquiète, Helena avait accepté sans sourciller ses multiples interventions. Dès qu'il le pouvait, il se faufilait dans sa chambre, refermait la porte, fixait d'un œil interrogateur le bureau derrière lequel sa sœur tentait de résoudre un problème mathématique et demandait, d'une voix que la puberté n'avait pas encore modifiée :

— Je peux rester ici ?

Helena ne se retournait pas.

Elle lâchait la spirale de son cahier, redressait son dos ankylosé par le poids de ses corvées scolaires, et lentement, sans un bruit, levait la

main droite, l'index recourbé comme un sucre d'orge, réponse positive à l'adresse d'Anthime, déjà allongé sur son lit, le nez dans une bande dessinée étalée sur le sol. Dans cette position, ses jambes étaient pliées contre le béton couvert de peinture blanche, et sa tête, soutenue par deux poings minuscules, dépassait du sommier, le regard perdu dans les images de super-héros que sa sœur appréciait tant. Aucun bruit extérieur ne venait troubler la quiétude du couple ; ils attendaient que le père ordonne de descendre dresser le couvert pour sortir, chacun son tour, du royaume spirituel patiemment érigé.

Le jour de la réception en plein air, Joanna, fille unique assise près de sa mère, avait assisté au curieux ballet d'Anthime et de sa sœur. Il avançait prudemment, les yeux fixés sur le chemin de terre déblayé par un agent communal. Il portait une paire de chaussures en toile, un pantalon noir aux poches arrière fermées par deux boutons de métal doré et un t-shirt vert ajusté aux épaules, rehaussé d'un fil plus clair et plus épais aux trois quarts de chaque manche. Les conversations, ponctuées d'éclats de rire grotesques, ne l'inquiétaient pas ; sa sœur décochait, à la manière d'un archer professionnel, des coups d'œil perçants. Pour son âge, Helena était déjà trop mûre, trop grande, trop fière pour se joindre aux cancan habituels des collégiennes présentes autour du feu.

Ils traversèrent le terrain vague sans prêter attention à la foule d'inconnus venue accueillir leur famille en grande pompe. Ce n'était qu'un





---

13891

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 30 juillet 2023*

Dépôt légal : juillet 2023  
EAN 9782290385586  
OTP L21EPLN003451-554920

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion